



Théâtre. Le « monstre » Tarkovski au miroir de Simon Delétang



© Jean-Louis Fernandez

Avec Stanislas Nordey dans le rôle du cinéaste, c'est à une immersion menée avec une sensibilité et un tact infinis dans la vie et l'œuvre de l'artiste martyr du régime soviétique que nous convie le metteur en scène dans cet impressionnant "Tarkovski, le corps du poète" sur un texte original de Julien Gaillard d'après les livres "Le Temps scellé" et "Le Journal".

Pourquoi une cruche de lait explose-t-elle dans *Le Sacrifice* alors que dans *Le Miroir* un jeune garçon brisait déjà une cruche de lait? Comment se fait-il qu'un chien traverse l'écran au cœur de la Zone dans *Stalker*? Pourquoi un cheval blanc traverse-t-il à nouveau l'écran dans *Solaris* ou *Nostalghia*? Dès l'ouverture du très beau spectacle que lui consacre Simon Delétang, créé en septembre au Théâtre national de Strasbourg, il apparaît clairement que l'œuvre aussi bien que la personnalité d'Andreï Tarkovski soulèvent une quantité d'interrogations.

Tarkovski, ce sont d'abord des questions, se dit-on même régulièrement au fil de la représentation. Ce réalisateur russe, auteur de sept films incomparables demeure aujourd'hui encore une énigme. Rien d'étonnant si le cinéaste semble à son tour en peine de répondre quand on l'interroge sur ce que sera le cinéma du futur, par exemple, ou sur ce qu'il a voulu dire dans *Le Miroir*, ou encore s'il croit en la vie après la mort. Tarkovski intrigue tant par son étrangeté que par son irréductibilité. Son père, le poète Arseni Tarkovski fut peut-être le premier à s'en apercevoir. " *Andreï, ce ne sont pas des films que tu fais*", lui dit-il.

Dans *Andreï Tarkovski, l'orgueil d'un Maître solitaire*, Antoine de Baecque parle de lui comme du " *cinéaste contemporain le plus agaçant, mais aussi le plus puissant*"; et ajoute " *Tarkovski est sans doute un des cinéastes les moins pédagogiques. Refusant systématiquement l'exégèse et le travail critique, rejetant l'interprétation et l'explication*". On perçoit une certaine irritation dans ces remarques, presque une réaction épidermique, un mélange de fascination et de rejet.

culturebox.francetvinfo.fr

Pays : France

Dynamisme : 0

[Visualiser l'article](#)

Simon Delétang a la bonne idée de faire entendre ce texte en russe, énoncé dans le prologue du spectacle par une conférencière dont la virulence et le ton passionné nous précipitent d'emblée dans le vif du sujet. Sans doute n'est-on pas obligés de voir comme de Baecque en Tarkovski " *un artiste du XIXe siècle égaré dans le monde contemporain*". Impossible en revanche de ne pas acquiescer quand il observe: " *Seul un monstre peut se permettre ainsi de créer puis de régenter un univers né de ses propres obsessions*". Voyage énigmatique C'est bel et bien à un voyage énigmatique au cœur des obsessions du cinéaste que nous convie ici le metteur en scène. Précisons qu'il ne s'agit ni d'une enquête, encore moins d'un biopic, mais d'une évocation sensible de l'artiste et de son œuvre s'appuyant, outre l'étude déjà citée, sur le texte *Le Corps du poète* de Julien Gaillard, inspiré, entre autres, des écrits de Tarkovski, *Le Journal* et *Le Temps scellé*. Pas question de rivaliser au théâtre avec les images visionnaires du cinéma de Tarkovski. Cependant grâce à un travail subtil sur la lumière et sur le rythme, le metteur en scène réussit parfaitement à en transposer dans l'espace du plateau la temporalité flottante parfois proche du rêve.

La deuxième partie du spectacle s'ouvre sur une scène destinée à s'imprimer durablement dans l'esprit du spectateur.



© Jean-Louis Fernandez

Une scène qui est aussi une image. Dans un décor dépouillé rappelant la chambre d'hôtel de *Nostalghia*, on voit le cinéaste, interprété par Stanislas Nordey, allongé sur un lit, une bougie posée sur son corps apparemment sans vie. L'image insistante dans sa simplicité s'avère d'autant plus prégnante qu'il s'agit d'une vision du cinéaste; en rêve, il se voit sur son lit de mort. En quelques minutes nous voilà introduits dans ce jeu de regard complexe où l'artiste imagine son propre corps vu " *depuis le plafond*" comme par dédoublement. Impossible à ce moment-là de ne pas penser à certaines séquences d' *Andreï Roublev* filmées en surplomb par l'objectif quasi transcendantal de la caméra.

Une chose est sûre, c'est que cette scène initiale projette sur la suite du spectacle un halo persistant baignant la représentation dans une atmosphère paradoxale comme si l'on se situait entre deux eaux dans un espace

culturebox.francetvinfo.fr

Pays : France

Dynamisme : 0

[Visualiser l'article](#)

incertain. L'équivalent peut-être du cerveau du cinéaste; un champ de forces criblé de visions, d'intuitions, de réflexions sur sa vie et son art, de souvenirs où plusieurs temporalités coexistent. Les proches, les journalistes, les admirateurs, les détracteurs, mais aussi les personnages imaginés par Tarkovski sont là, bien sûr, interprétés par les acteurs Hélène Alexandridis, Thierry Gibault, Pauline Panassenko et Jean-Yves Ruf.

Faire parler une icône On ne cesse de lui poser des questions sur son œuvre. Lui, en quête d'un absolu par définition inaccessible, confronté à la difficulté d'exercer son art, se compare à Atlas obligé de soutenir le poids de la terre sur ses épaules. Il ressasse la prophétie post-mortem de Boris Pasternak dont l'esprit au cours d'une séance de spiritisme lui a prédit qu'il tournerait quatre films. " *Seulement quatre?*", répond Tarkovski. " *Oui*, dit l'esprit, *mais des bons.*" De *L'Enfance d'Ivan* (1962) au *Sacrifice* (1986), il réalisera finalement sept longs-métrages au cours d'une vie marquée par des conflits croissants l'opposant aux autorités soviétiques alors que son talent est reconnu dans le monde entier.

De temps à autre, des personnages du film *Stalker* traversent le plateau. Leur dialogue prolonge les réflexions du cinéaste en les transposant sur un autre plan. De même Tarkovski se souvient d'un criminel qui lui a dit comment, après avoir vu *L'Enfance d'Ivan*, il en a été transformé intérieurement et a décidé de ne plus jamais tuer.



Hélène Alexandridis, Stanislas Nordey

© Jean-Louis Fernandez

Intitulée *Larissa*, prénom de l'épouse du cinéaste, Larissa Egorkina, la dernière partie du spectacle s'articule autour du visage de la Madonna del Parto de Piero della Francesca. Stanislas Nordey et Hélène Alexandridis s'interrogent face à ce visage doucement rayonnant dont les traits de plus en plus vivants se précisent peu à peu en fonction de l'éclairage. Ils entament un dialogue avec la Madone; d'autant plus touchant qu'ils inventent les réponses. Faire parler une icône est bien dans la veine de Tarkovski.

[Visualiser l'article](#)

Bientôt le visage est remplacé par la silhouette dorée d'une maison. Le plateau est jonché d'objets: des cloches, une paire de bottes, un livre ouvert dont une page brûle... Les yeux bandés les acteurs décrivent des scènes de films. Désormais en exil, atteint d'un cancer, Tarkovski sait qu'il ne retournera jamais en Russie. Il rêve d'une maison en Toscane dont ils ont dessiné les plans avec Larissa. Lucide, il l'appelle " *la maison que je n'habiterai jamais*". Il meurt à Paris le 29 décembre 1986.

Ce spectacle inspiré est un de plus beaux hommages qui lui ait été rendu.

Tarkovski, le corps du poète**texte de Julien Gaillard, extraits de textes d'Antoine de Baecque et Andreï Tarkovski****mise en scène Simon Delétang, avec Hélène Alexandridis, Thierry Gibault, Stanislas Nordey, Pauline Panassenko****> 11 au 15 octobre au théâtre des Célestins, Lyon****> 2 au 6 mai 2018 au Théâtre des Quartiers d'Ivry****> 11 mai à la Comédie de Reims**



Deux moines-soldats de la littérature et du théâtre

Stanislas Nordey et Laurent Sauvage portent deux pièces à l'affiche de la rentrée du Théâtre national de Strasbourg

THÉÂTRE

STRASBOURG, envoyée spéciale

Stanislas Nordey creuse son sillon, depuis qu'il a pris la tête, en 2015, du Théâtre national de Strasbourg (TNS) : celui de la création et des écritures contemporaines, bien sûr, qu'il a toujours défendues. Mais aussi celui d'une réflexion en actes sur les rapports entre théâtre et cinéma, entre texte et image, entre présence réelle et présence virtuelle.

Cette interrogation court dans les deux spectacles d'ouverture de saison du TNS : *Tarkovski*, *le corps du poète*, par Simon Delétang, et *Le Camion*, de Marguerite Duras, mis en scène par la jeune Marine de Missolz. Dans le premier, Nordey lui-même incarne la figure du cinéaste russe, martyrisé par le régime soviétique, ce qui renforce la valeur de manifeste du spectacle. Dans le second, c'est son acteur fétiche et frère de

scène, Laurent Sauvage, qui porte la parole de Duras.

Tous deux sont magnifiques, et sont les piliers des deux spectacles, l'un et l'autre inégaux. Dans *Le Corps du poète*, la première partie semble d'abord bien appliquée et démonstrative, qui s'ouvre pourtant sur le décor d'une chambre ressemblant à celles de *Stalker* (1979) ou du *Sacrifice* (1986), deux des films du cinéaste. Simon Delétang, metteur en scène à la tête du Théâtre du peuple, à Bussang, dans les Vosges, s'est inspiré pour la construire du livre (par ailleurs excellent) du critique Antoine de Baecque sur Tarkovski, des écrits du cinéaste, et de certaines scènes de ses films, notamment extraites du *Miroir* (1975), son œuvre la plus autobiographique.

Tout est donc juste et intéressant dans ce qui est dit, et Stanislas Nordey est à la fois saisissant de vérité en Tarkovski, à qui il fait plus que ressembler grâce à sa



petite moustache, et d'une intensité jamais démentie. Mais Simon Delétang peine à exprimer dans sa propre mise en scène le geste ample et poétique de l'artiste russe. A mi-chemin, le spectacle s'ouvre enfin à une dimension plus mystérieuse et plus magique. La chambre disparaît, et en fond de scène apparaît, puissante et énigmatique, la *Madonna del Parto* de Piero della Francesca.

Une langue, singulière et forte
Apparaît aussi une figure de femme, qui pourrait être Larissa, la femme d'Andreï Tarkovski, et qu'incarne superbement Hélène Alexandridis, grande actrice que l'on ne voit pas assez sur nos scènes. Cette deuxième partie a été écrite par l'auteur Julien Gaillard, qui est avant tout poète, et c'est elle qui ouvre les portes de l'univers sensoriel et existentiel du cinéaste russe, où l'image du vent qui passe dans les cheveux d'une femme peut en dire beaucoup plus que n'importe quel discours. C'est donc bien une langue, singulière et forte, qui évoque, sans l'illustrer, le rapport au monde de Tarkovski. Marguerite Duras, elle, n'a cessé d'explorer ces allers-retours entre littérature, théâtre et cinéma, ces dialogues entre la langue et l'image, et les divers espace-temps qu'ils permettent d'inventer. *Le*

Une réflexion sur les rapports entre texte et image, entre présence réelle et présence virtuelle

Camion est emblématique de cette recherche, puisque c'est à la fois un film, qu'elle a réalisé en 1977 et dans lequel elle joue en compagnie de Gérard Depardieu, et un texte très écrit, qui peut servir de matériau à une pièce de théâtre. Duras, d'ailleurs, y emboîte les formes, les rôles et les temporalités, puisqu'elle s'y met en scène dans la peau d'une écrivaine lisant à un comédien le scénario de son prochain film. Où il est question d'une femme prise en stop par un routier. La femme parle sans cesse, l'homme l'écoute, mais ne dit pas un mot. Le film ne les montre pas, mais fait défiler de longs plans d'un semi-remorque filant sur l'autoroute à travers la campagne. Joli – et difficile – défi que de porter au théâtre ce matériau en soi assez expérimental. Marine de Missolz, qui a été l'assistante de Stanislas Nordey et comé-

dienne dans la première version des *Particules élémentaires*, le spectacle de Julien Gosselin, parvient pendant la première partie du spectacle à installer une atmosphère prenante, dans le dialogue entre les images qui défilent sur l'écran (beau travail vidéo de Tesslye Lopez), le travail sonore et la langue de Duras. Mais le *Camion* est vite stoppé en rase campagne, plombé par des afféteries de mise en scène dont on peine à comprendre le sens.

Reste Laurent Sauvage. Il est, comme Nordey en Tarkovski, « le corps du poète », le passeur à la fois humble et noble de la langue de Duras – une langue qui fait image, à laquelle il offre une incarnation. C'est beau de les voir aller toujours plus loin dans la précision et la force de la parole, ces éternels grands garçons minces, tels des moines-soldats de la littérature et du théâtre. ■

FABIENNE DARGE

Tarkovski, le corps du poète, par Simon Delétang. Tous les jours, sauf dimanche, à 20 heures, jusqu'au 29 septembre. Le Camion, de Marguerite Duras. A 20 heures, jusqu'au samedi 23 septembre. Théâtre national de Strasbourg, 1, avenue de la Marseillaise, Strasbourg. Tél. : 03-88-24-88-00.



Le corps de ma mère morte dans le lit mortuaire d'Andréï Tarkovski

« Que celui qui le désire se regarde dans mes films comme dans un miroir, et il s'y verra. » Simon Delétang a placé cette phrase du cinéaste Andreï Tarkovski en exergue de son spectacle « Tarkovski, le corps du poète ». Et je m'y suis vu.



Scène de "Tarkovski, le corps du poète" © Jean-Louis Fernandez

Un drap blanc aux plis impeccables couvre le corps d' Andréï Tarkovski allongé dans un lit, face à nous, au fond de la scène. Il est mort. Il dort. Il rêve. Il se lève. On peine à reconnaître l'acteur tant est frappante la ressemblance avec le poète-cinéaste. Il lui aura suffi de lisser ses cheveux habituellement embroussaillés et de se laisser pousser la moustache pour parachever son visage émacié et ainsi accomplir la troublante ressemblance. Cependant, la voix, la façon très particulière de frapper les mots en leur soufflant dessus et celle d'arpenter la scène à grands pas ou encore de jouer du piston avec les bras convoquent l'identité de l'acteur : Stanislas Nordey . Quelle impression doit éprouver un acteur allongé ainsi sur un lit de mort ?

Allongée à côté de Tarkovski

La scène est troublante, je suis troublé, je m'égaré. Je me demande si, le lendemain, jour de la levée du corps, je vais retrouver ainsi ma mère : allongée dans un lit, recouverte d'un drap blanc, ne laissant apparaître

[Visualiser l'article](#)

d'elle que son visage, yeux clos, enfin apaisée. Aura-t-elle, elle aussi, une bougie sur le ventre ? Je voudrais chasser cette image, me concentrer sur le spectacle, mais non. Quand on entre dans une salle de théâtre, peut-on faire abstraction de sa vie ? S'oublier ? C'est impossible et tant mieux.

Quelques jours plus tôt, un coup de téléphone m'a annoncé la mort de ma mère. Tout se passe comme si sa disparition – attendue et logique à un âge avancé –, lui redonnait vie : il y a longtemps que je ne l'avais sentie si présente autour de moi, en moi. Elle est là devant moi, étendue dans ce lit, sur une des scènes du Théâtre national de Strasbourg portant le nom d'un metteur en scène, Klaus Grüber, qui me fut cher. Elle est là, allongée à côté de Tarkovski, artiste venu d'un pays qui fut cher à ma mère et où elle ne s'est cependant jamais rendue, par crainte d'être déçue sans doute.

Tarkovski, le corps du poète, le spectacle du metteur en scène Simon Delétang avait commencé là-bas, en Russie alors Union soviétique, dans la beauté de la langue russe qui chante sans qu'on le lui demande. Mais c'est aussi une langue qui peut aussi avoir la sécheresse, la violence du knout. Dans le prologue ou introduction du spectacle, une femme (Pauline Panassenko) se tient assise derrière une table à l'avant-scène. Elle a l'allure d'un procureur. Les cheveux tirés, le regard froid, claquant ses phrases comme des coups de fouet, elle ressemble à ces glaciales présentatrices du journal de télévision sur ORT, la chaine nationale russe, inféodée au pouvoir encore plus que les autres. La femme martèle le texte : une fine analyse de l'œuvre de Tarkovski par Antoine de Baecque, admiratif mais nullement inconditionnel du cinéaste. Traduit en russe, le texte prend des allures de réquisitoire, de perverse oraison funèbre. Fin du prologue, lumière sur le lit du mort.

Intrusions extérieures

Tarkovski se lève donc et entre dans ses rêves, dans ses films, dans ses textes. « J'ai fait un rêve cette nuit. J'ai rêvé que j'étais mort. Mais je voyais, ou plutôt je sentais tout ce qui se passait autour de moi. », dit-il (un extrait de son *Journal*). Et puis il ressuscite et personne ne s'en étonne. Je me souviens que la nuit où ma mère est morte dans son sommeil, je me suis couché très tard sans pour autant réussir à trouver le sommeil. Sans le savoir, je l'ai veillée toute la nuit.

Sur scène, ce sont maintenant des spectateurs qui interpellent Tarkovski. En fait : des lettres de spectateurs, désarçonnés, mécontents ou emballés, bouleversés au sortir d'un de ses films, des lettres ou des propos que le cinéaste cite dans ses écrits. Cette intrusion de voix extérieures (spectateurs, journalistes, écrivains) ira grandissante au fil du spectacle. Des béquilles scéniques par trop grossières ; le spectacle, malgré lui, vire à une anecdotique chronique biographique.

Difficile de s'engouffrer sans filet dans la vie et l'œuvre de Tarkovski. Difficile d'être toujours à la hauteur de ce propos exprimé dans le spectacle par Tarkovski au point que l'on peut penser que son interprète (Nordey) le prend à son compte, tant sa conviction est parlante : « La grandeur de l'homme moderne est dans sa protestation. Gloire à ceux qui protestent en s'immolant devant la foule muette et stupide, gloire à ceux qui sortent sur la place publique avec des pancartes et des banderoles, affrontant l'inévitable répression. S'élever au-dessus de la simple aptitude à vivre : si l'humanité est capable de cela, c'est que tout n'est pas perdu et qu'il y a encore une chance. » J'aurais aimé partager ces mots avec ma mère, alors je le fais ici, en les lui offrant présentement, elle la Résistante, la compagne de cellule de Charlotte Delbo, la militante à gauche toute, qui ne lâchait rien.



Scène de "Tarkovski, le corps du poète" © Jean-Louis Fernandez

Faut-il quand on écrit sur les spectacles des autres, laisser à la porte de la salle, le spectacle de sa propre vie ? En passant outre, ne risque-t-on pas de verser dans le voyeurisme, l'autofiction de mes deux ? Il y a des jours où l'on ne se pose pas la question. « Je dois avouer que, lorsque des critiques professionnels ont fait l'éloge de mes travaux, leurs opinions et leurs critères m'ont la plupart du temps déçu ou irrité. J'avais l'impression qu'au fond d'eux-mêmes ils étaient restés indifférents ou impuissants, et qu'ils remplaçaient leur spontanéité et leur perception directe par des clichés de cinéphiles », écrit Tarkovski dans *Le Temps scellé* .

Jamais oubliées, les premières images de son film *Le Miroir* me reviennent en boomerang dès que paraît l'actrice Hélène Alexandridis sur scène, forte de sa blondeur, de sa finesse, de sa détermination. Je revois l'actrice du film de profil, assise sur la barrière, fumant une cigarette. Le dernier des *Récits de jeunesse* de Tarkovski (écrits bien avant qu'il ne fasse des films et retrouvés après sa mort) évoque différentes photographies, dont plusieurs de sa mère. Il parle d'elle comme de Dieu, en majuscule. « La voilà encore. Avec Sa lourde chevelure claire, Elle est assise sur une barrière en bois. Un champ labouré apparaît derrière Elle. (...) Elle fume une cigarette. Elle est sur le point, là, maintenant, d'avalier une bouffée de tabac et Son visage n'exprime rien de plus et devient, de ce fait, réel et fantastique, comme le temps, comme un moment passé mais présent. » Cette incertitude et cette transfiguration du temps sont constitutifs de l'art de Tarkovski. Le spectacle entend s'en faire l'écho.

[Visualiser l'article](#)

La femme assise sur une barrière

Dans *Le Temps scellé*, le cinéaste revient longuement sur cette scène. Il explique qu'il avait fait en sorte que l'actrice Margarita Terekhiva ne lise pas le scénario, si bien qu'elle ne pouvait pas savoir si le mari qu'elle attendait en fumant, assise sur la barrière, allait revenir au pas. « Ce qu'il nous fallait percevoir était l'aspect unique et singulier de cet instant précis, et non son lien avec le reste de sa vie », souligne-t-il. Ainsi doivent être les acteurs à l'heure de la représentation : sans passé, sans avenir, dans un extrême présent, dans la joie de l'être-là.

Cette scène de la femme assise sur une barrière revient vers la fin de *Tarkovski, le corps du poète*, racontée ou plutôt comme vue par deux acteurs, Pauline Panassenko et Thierry Gibault. Il en va de même pour l'excellent Jean-Yves Ruf qui, à son tour, voit une maison, une grange brûler comme cela arrive dans plusieurs films de Tarkovski, retour d'un autre souvenir d'enfance. La grange brûle, les corps aussi. Humaines ou végétales, toutes les cendres se ressemblent.

Simon Delétang dit avoir été bouleversé par les films et les écrits de Tarkovski. Il souhaite partager cette passion par le biais du théâtre. Son spectacle est comme une dette qu'il honore. Il déborde de reconnaissance. Ses propositions sont aussi multiples qu'inégales. Le metteur en scène a commandé à Julien Gaillard, un auteur qui lui est proche, *Le Corps du poète*, un texte que l'on entend dans la dernière partie. Un texte dont le style, le vocabulaire, le phrasé introduisent dans le corpus Tarkovski comme un corps étranger qui lui fait mal, tout comme l'agent des pompes funèbres, croyant bien faire le jour de la crémation de ma mère, allait parler d'elle en termes doucereux, insupportables.

Simon Delétang a cependant une idée folle et forte : poussant dans ses retranchements sa pertinente scénographie, il déploie sur toute la scène une vaste toile reproduisant un détail de *La Madone del Parto*, une fresque de Piero della Francesca que Tarkovski a sans doute vue quand il a décidé de ne pas revenir en URSS et de vivre en Italie où il allait réaliser ses deux derniers films. C'est un visage de femme, mais aussi d'enfant, mais encore de mère. C'est un visage d'une douceur absolue. Stanislas Nordey (Tarkovski) et Hélène Alexandridis (sa femme, sa mère) se tiennent par la main et regardent ce visage vers lequel ils marchent. De dos, ils s'éloignent de nous, se rapprochent du visage. Alors j'ai fermé les yeux.

***Tarkovski, le corps du poète*, Théâtre national de Strasbourg, salle Grüber, à 20h sf dimanche 24, jusqu'au 29 septembre.**

Théâtre des Célestins, Lyon, du 11 au 15 octobre ;

La Manufacture, théâtre des Quartiers d'Ivry, du 2 au 6 mai 2018 ;

Comédie de Reims, le 11 mai 2018.

Le Club est l'espace de libre expression des abonnés de Mediapart. Ses contenus n'engagent pas la rédaction.



Critique

Le corps du poète

RÉGION / THÉÂTRE DES CÉLESTINS / TEXTES ANTOINE DE BAECQUE JULIEN GAILLARD ET ANDRÉ TARKOVSKI / MISE EN SCÈNE SIMON DELÉTANG

Simon Delétang donne à découvrir Tarkovski et son œuvre dans un spectacle passionné qui atteint partiellement son but.

Un cinéma plutôt contemplatif des plans fixes ou il ne se passe rien ou presque tel était pour l'auteur de ces lignes le degré de connaissance – si on peut l'appeler ainsi – de l'œuvre de Tarkovski. Une des nombreuses lacunes de sa culture qu'a commencé à combler la pièce de Simon Delétang consacrée au cinéaste russe auteur de sept films dont *Solaris* ou *Le Sacrifice* tous deux primés au festival de Cannes. Le souhait du metteur en scène de donner envie de découvrir l'œuvre de Tarkovski sera exaucé. Nul besoin en effet d'être fin connaisseur de son travail pour apprécier *Le corps du poète*. Le spectacle donne à découvrir un artiste exigeant – presque intransigeant – à l'existence solitaire et douloureuse. Sa vie et sa personnalité se déploient sur scène en même temps que des éléments de son œuvre. Simon Delétang nouveau directeur du Théâtre du Peuple à

Bussang cherche à rendre hommage à cet artiste qui l'accompagne depuis ses dix-neuf ans dans un spectacle somme qui aurait cependant peut-être gagné à être moins large dans ses ambitions.

Mettre en mots la poésie visuelle du cinéaste

Un prologue issu des écrits d'Antoine de Baecque sur Tarkovski initie le spectacle. En russe et avec une fermeté qui reflète celle du cinéaste Pauline Panassenko dresse le portrait d'un homme sans concession cinéaste majeur du XXe siècle lancé dans une quête d'idéal artistique qui se soucie peu de la réception de ses films et doit composer avec les obstacles posés par le régime soviétique. Le décor est planté et Stanislas Nordey peut incarner l'artiste le long d'une deuxième partie intitulée « André ». Journalistes proches



et personnages de Tarkovski s'entrecroisent dans une grande chambre blanche au gré des sept films que Tarkovski parvint à créer en une trentaine d'années de carrière. Le récit biographique d'une existence douloureuse d'une destinée quasi sacrificielle est construit à partir du journal tenu par le cinéaste. Enfin dans une dernière partie Simon Delétang a confié à Julien Gaillard la tâche de mettre en mots la poésie visuelle de Tarkovski. On s'éloigne alors de la continuité chronologique pour tenter de faire exister sur le plateau les images du cinéaste à la seule force des mots de Gaillard et de la présence de quelques éléments récurrents des films de Tarkovski. Une ambition en grande partie avortée. Les

mots s'emparent alors dans une ode au « corps du poète » un peu grandiloquente ou perçoit davantage la passion du metteur en scène pour son sujet – qu'il embrasse certainement pour cela de trop près – que ne se déploie la poésie du cinéaste.

Éric Demey

Théâtre des Célestins 4 rue Charles Dullin
69002 Lyon Du 11 au 15 octobre à 20h le
dimanche à 16h Tel 04 72 77 40 00

Charles et Spectacle vu au Théâtre National
de Strasbourg

Et tournée au Théâtre des Quartiers d'Ivry du
2 au 6 mai à la Comédie de Reims le 11 mai

www.journal-laterrasse.fr
Pays : France
Dynamisme : 0



[Visualiser l'article](#)

Théâtre des Célestins / textes de Antoine de Baecque, Julien Gaillard et Andreï Tarkovski / mes Simon Delétang



Simon Delétang donne à découvrir Tarkovski et son œuvre dans un spectacle passionné qui atteint partiellement son but.

Un cinéma plutôt contemplatif, des plans fixes où il ne se passe rien ou presque, tel était pour l'auteur de ces lignes le degré de connaissance – si on peut l'appeler ainsi – de l'œuvre de Tarkovski. Une des nombreuses lacunes de sa culture qu'a commencé de combler la pièce de Simon Delétang, consacrée au cinéaste russe, auteur de sept films dont *Solaris* ou *Le Sacrifice*, tous deux primés au festival de Cannes. Le souhait du metteur en scène de donner envie de découvrir l'œuvre de Tarkovski sera exaucé. Nul besoin, en effet, d'être fin connaisseur de son travail pour apprécier *Le corps du poète*. Le spectacle donne à découvrir un artiste exigeant – presque intransigeant –, à l'existence solitaire et douloureuse. Sa vie et sa personnalité se déploient sur scène en même temps que des éléments de son œuvre. Simon Delétang, nouveau directeur du Théâtre du Peuple à Bussang, cherche à rendre hommage à cet artiste qui l'accompagne depuis ses dix-neuf ans dans un spectacle somme, qui aurait cependant peut-être gagné à être moins large dans ses ambitions.

Mettre en mots la poésie visuelle du cinéaste

www.journal-laterrasse.fr
Pays : France
Dynamisme : 0



[Visualiser l'article](#)

Un prologue issu des écrits d'Antoine de Baecque sur Tarkovski initie le spectacle. En russe et avec une fermeté qui réfléchit celle du cinéaste, Pauline Panassenko dresse le portrait d'un homme sans concession, cinéaste majeur du XXème siècle, lancé dans une quête d'idéal artistique qui se soucie peu de la réception de ses films et doit composer avec les obstacles posés par le régime soviétique. Le décor est planté et Stanislas Nordey peut incarner l'artiste le long d'une deuxième partie intitulée « Andreï ». Journalistes, proches et personnages de Tarkovski s'entrecroisent dans une grande chambre blanche au gré des sept films que Tarkovski parvint à créer en une trentaine d'années de carrière. Le récit biographique d'une existence douloureuse, d'une destinée quasi sacrificielle, est construit à partir du journal tenu par le cinéaste. Enfin, dans une dernière partie, Simon Delétang a confié à Julien Gaillard la tâche de mettre en mots la poésie visuelle de Tarkovski. On s'éloigne alors de la continuité chronologique pour tenter de faire exister sur le plateau les images du cinéaste, à la seule force des mots de Gaillard et de la présence de quelques éléments récurrents des films de Tarkovski. Une ambition en grande partie avortée. Les mots s'empilent alors dans une ode au « corps du poète » un peu grandiloquente, où perce davantage la passion du metteur en scène pour son sujet – qu'il embrasse certainement pour cela de trop près – que ne se déploie la poésie du cinéaste.



STRASBOURG Au TNS

Les limbes de Tarkovski

Simon Delétang, nouveau directeur du Théâtre du Peuple à Bussang d'ici à quelques jours, a imaginé, pour le TNS, une variation théâtrale à partir de l'œuvre du cinéaste russe Andreï Tarkovski (1932 - 1986).

LE SPECTATEUR entre dans le monde de Tarkovski à travers des extraits de textes dits en russe (sous-titrés) par une jeune femme. On y entend que le cinéaste adressait ses films d'abord aux enfants, qu'il aimait à « imposer des images », refusait l'exégèse, voguait dans un monde fragile, menacé par des cataclysmes, un monde « façonné comme par un démiurge ».

Simon Delétang s'est inspiré de cette manière de créer pour bâtir un univers onirique, entre poésie et peinture, qui fonctionne par associations d'images et sollicite fortement l'émotion et la créativité du spectateur.

Une ode à la liberté, qui tourne le dos aux enchaînements logiques pour offrir une dentelle de visions et de mots qui s'irisent et se rejoignent dans la tête du public où elles continuent de s'épanouir.

Stanislas Nordey porte le personnage du cinéaste dans un univers sculpté par l'ombre et la lumière, comme une récréation, une revisitation sur le plateau de séquences filmées, d'am-



Cheminevements oniriques. PHOTO JEAN LOUIS FERNANDEZ

biances fugaces, d'évanescences qui sont peut-être des échappées, sans intermédiaire, de l'esprit créateur.

Les films de Tarkovski mettent en liaison, en correspondance et le spectateur se retrouve face à cette matière qui pose question ; il essaye de lui donner un sens qu'il ne trouve pas à travers son intellect, mais à travers son ressenti et sa propre libre association.

Simon Delétang a retrouvé cette manière détachée de faire naître une irisation de l'image et du sens, comme un contournement de la parole, trop directe. On

n'assène rien ici, on suscite, on laisse respirer l'imaginaire, on donne voix au silence, on éveille l'âme, on transmet un esprit.

Le spectacle est conçu comme des successions de tableaux, porteurs de réalités décalées, pas du tout en phase avec la logique. Et il réussit comme par magie à traduire et transmettre ces vibrations étranges, ces séquences irréelles de fin du monde qui caractérisent les films du défunt cinéaste russe.

Dans cette dentelle d'images, s'emmêlent des réflexions du créateur, des colères face à la réception de son œuvre dans

son pays, des questions de journalistes, irruption du réel peut-être. « Le poète a une psychologie d'enfant, sa perception du monde est immédiate, il ne décrit pas le monde, il le découvre », entend-on. Le spectacle ouvre cet horizon de l'étonnement pour le regardant qui a l'impression de modeler lui-même la glaise que lui offrent le metteur en scène et les acteurs. ■

CHRISTINE ZIMMER

► Salle Gruber, rue Jacques Kablé à Strasbourg jusqu'au 29 septembre.
☎ 03 88 24 88 24 ou www.tns.fr



Tarkovski, le corps du poète, texte original de Julien Gaillard, extraits de textes de Antoine de Baecque et Andreï Tarkovski, mise en scène, montage de textes et scénographie de Simon Delétang

Crédit photo : Jean-Louis Fernandez



Tarkovski, le corps du poète , texte original de **Julien Gaillard** , extraits de textes de **Antoine de Baecque** et **Andreï Tarkovski** , mise en scène, montage de textes et scénographie de **Simon Delétang**

« *Le film devrait être pour l'auteur et pour le spectateur un acte moral purificateur* », tel est le souhait éthique et esthétique du cinéaste Andreï Tarkovski (1932-1986), perçu en son époque soviétique de méfiance – glasnost et perestroïka comprises – comme l'héritier de la vieille culture russe, ante-révolutionnaire, spiritualiste et prophétique – un défenseur lyrique d'un enracinement profond dans la Terre-Mère.

Or son cinéma se situe, selon ses vœux, hors-temps ou relève de tous les temps.

La démarche est poétique, hors de l'unité dramatique conventionnelle ; elle s'accomplit dans la contemplation faite de dévoilements patients et mystérieux.



La mise en scène du spectacle de Simon Delétang, *Tarkovski, le corps d'un poète*, dresse le portrait en fragments et le paysage mosaïque d'un poète visionnaire.

Petite table et verre d'eau, une conférencière évoque l'acte de foi et d'orgueil de ce Maître solitaire qui ne supporte pas la moindre trahison intérieure et milite pour la vérité : « *Pourquoi une cruche de lait explose-t-elle dans Le Sacrifice ? Que fait un chien dans la Zone de Stalker ? Comment un cheval blanc traverse-t-il l'écran dans Solaris ou Nostalghia ?* », selon les commentaires avertis d'Antoine de Baecque.

La comédienne Pauline Panassenko, qui parle un beau russe tonique, accorde toute l'intensité, la ténacité, la conviction et l'énergie attendues de la part de l'artiste génial.

Puis résonnent les basses profondes des chantres orthodoxes, et le rideau scénique s'ouvre sur la chambre d'une villa italienne aux murs blanchis à la chaux et aux fenêtres de bois sombre qui projettent une lumière solaire sur un sol à damiers.

Le décor pourrait être un intérieur de *Nostalghia* (1983), film tourné en Italie, non loin peut-être de la maison que Tarkovski aurait achetée pour y vivre un jour.

L'absolu reste inaccessible, au-delà de la sentimentalité et de la mélancolie pour une terre natale forcément trop lointaine. Dès 1984, il ne plus retourne plus en URSS.

Au lointain, trône un large lit – fer forgé et drap blanc – pour un défunt sur lequel est posé une bougie fragile, lumière vivante de gisant qui tout à coup se met à parler.

Entre rêveries et souvenirs, Stanislas Nordey, acteur, metteur en scène et directeur du Théâtre National de Strasbourg, incarne Tarkovski dont le monologue exprime la teneur existentielle d'un artiste avisé, habité par une exigence constante. Malade cloué au lit, le créateur solitaire s'auto-analyse (*Le Miroir* -1974), il se lève et marche.

Surgit un paysan interprété par la carrure de Jean-Yves Ruf qui à la fois interpelle et veille l'artiste, au nom de la Russie. Quelque chose lie Tarkovski à Ivan de *L'Enfance d'Ivan* (1962), cette souffrance qui associe le héros aux jeunes russes de la génération des années 1960 dont il exige qu'ils ne s'endorment pas spirituellement.

Les images de l'eau – thème récurrent – nourrissent les rêves, les souvenirs de Tarkovski dirigés vers la mère – femme et patrie. Un cabinet de toilette, lavabo et faïence blanche permet à l'un ou l'autre des acteurs de venir boire un verre d'eau.

Nombreux, les journalistes, critiques et reporters radio viennent interroger le Maître : Que signifient les films *Andreï Roublev* (1966), *Stalker* (1979), *Nostalghia* (1983) ... ?

De belles énigmes dont nulle réponse objective ou concrète n'est jamais dispensée.

Le poète doit avoir l'imagination et la psychologie d'un enfant qui découvre le monde.

Seul, il affronte tous les autres – insensé, radical, intransigeant, malheureux et fou.

[Visualiser l'article](#)

Stanislas Nordey, alias Tarkovski, alias Don Quichotte, alias le Prince Mychkine, joue le Stalker dans la Zone, idéaliste affrontant le tragique d'un monde désespéré.

Le comédien marche en avant, épaules relevées et rentrées, bras balancés de travailleur soviétique, se tourne, reculant, pas arrière, et observe l'imaginaire déposé.

Quelques scènes du film sont reprises qu'inaugure le lancer vif d'un tissu blanc sur le plateau. Thierry Gibault, présence chaleureuse et esprit facétieux, joue L'Ecrivain, et le paisible Jean-Yves Ruf le Professeur physicien. Ce duo beckettien médite sur l'art, la science et la conscience, déroulant une parabole morale aspirant à la beauté.

Et si la beauté doit sauver le monde – prophétie dostoïevskienne –, elle passe aussi par *Andreï Roublev* (1966), sa Russie du XV^{ème} siècle avec la passion de Roublev, peintre d'icônes inspiré, habité par l'immensité de la terre et du peuple russes.

La beauté advient encore avec l'apparition au lointain d'un détail démesurément agrandi de la Madonna del Parto de Piero della Francesca : « *les yeux tournés/ en dedans toute/ à ce qui vit en elle/ elle voit/ ce qui l'aveugle...* », écrit Julien Gaillard.

Hélène Alexandridis représente la Femme – la Fille et la Mère –, prétexte d'une Annonciation où la dame aurait été prise par le vent. Elle incarne aussi Larissa, l'épouse aimée de Tarkovski dont les paroles apaisent le poète épuisé et souffrant :

« *Ainsi j'ai compris que je n'étais pas seule. Qu'au monde il existait encore une âme. ... Comme toi, j'avance sans savoir où je vais. Comme toi, mon pas pèse sur la terre. Comme toi, il ne pèsera bientôt plus... La mémoire des morts est en nous...* »

Des évocations encore du *Sacrifice* (1986) – l'incendie d'une maison et d'un arbre.

La couleur de l'or et du feu – rappel du fond doré des icônes – envahit le dessin des murs de la maison radieuse qui luit au soleil de l'amour, de la foi et de la charité. Le plateau final est jonché de cloches, d'un chien et de bottes – rappels symboliques.

Tarkovski, le corps du poète de Simon Delétang propose reflets et échos de l'œuvre du cinéaste, prenant le temps de la pause et du silence, laissant les solos, duos et trios advenir tandis que les autres figures scéniques restent immobiles et muettes.

Les musiques sacrées de Bach, entre autres, livrent à la fresque poétique sa capacité à sculpter le temps – temps de théâtre, de méditation et de contemplation.

Théâtre National de Strasbourg , salle Grüber, du 19 septembre au 29 septembre.

Théâtre Les Célestins à **Lyon** , du 11 au 15 octobre.

La Manufacture Théâtre des Quartiers d'Ivry , du 2 au 6 mai 2018.

THÉÂTRES | ÉCRITURES

FRICCTIONS

REVUE EN LIGNE

- [Accueil](#)
- [Catalogue](#)
- [Abonnez-vous](#)
- [Chroniques](#)
- [Critiques](#)
- [Livres](#)
- [Presse](#)
- [Librairies](#)
- [Liens](#)
- [Contact](#)

[« Les Fulgurances poétiques du Radeau - Le Grand souffle de la vie »](#)

Le théâtre et ses limites

Par Jean-Pierre Han le mardi 26 septembre 2017, 16:51 - [Critiques](#) - [Lien permanent](#)

Tarkovski, le corps du poète, textes de Julien Gaillard, Antoine de Baecque et Andréï Tarkovski. Mise en scène de Simon Delétang. Théâtre national de Strasbourg, jusqu'au 29 septembre à 20 heures. Tél. : 03 88 24 88 00. Puis Théâtre des Célestins à Lyon du 11 au 15 octobre.

Le cinéaste Andreï Tarkovski, à l'instar d'un Antonin Artaud au théâtre, fait partie des grandes figures mythiques qui forcent l'admiration jusqu'à la fascination d'autres créateurs prêts à en découdre avec la vie, les œuvres et la pensée de ces êtres d'exception. On comprend aisément cette tentation qui est un piège dont ils parviennent à se sortir avec plus ou moins de réussite ; il y a dans cette démarche quelque chose qui est de l'ordre de l'impossibilité, ces grandes figures restant à tout jamais insaisissables dans leur génie même. La tentative de Simon Delétang de rendre compte de l'itinéraire spirituel d'Andreï Tarkovski, pour être d'une belle et honnête rigueur intellectuelle et artistique, n'échappe pas à cet écueil et se heurte à ses propres limites. Certes son spectacle a été élaboré à partir d'une très sérieuse documentation, et la première partie est la retranscription en russe, avec projection de la traduction sur un grand rideau noir, d'un texte d'Antoine de Baecque sur le cinéaste, un texte qui tourne fort intelligemment le dos à toute hagiographie béate. C'est un avant-propos au spectacle lui-même que nous martèle avec ironie Pauline Panassenko avant que ne retentissent des chœurs d'hommes de chants orthodoxes... Rideau et deuxième partie (ou première si l'on veut : nous entrons dans le vif du sujet avec l'itinéraire spirituel de ce « martyr » de la création qu'est Andréï Tarkovski). Début du voyage dans un espace-temps particulier entre rêve et réalité, entre monde des morts et monde des vivants. Le rideau s'ouvre sur la vaste chambre d'hôtel de *Nostalghia*, l'avant-dernier des sept grands films du cinéaste, reproduite à l'identique. Un film qui est dédié et est un hommage à sa mère... et il sera effectivement question de la mère du réalisateur dans le montage de textes tirés de son journal et de ses écrits qu'a effectués Simon Delétang. Allongé sur le grand lit face au public, Tarkovski-Nordey qui s'est fait le visage de son illustre modèle, visage émacié, fine moustache... et est le corps même du poète, pour reprendre le titre du spectacle, navigue entre deux mondes. « J'ai fait un rêve cette nuit. J'ai rêvé que j'étais mort »... Étonnant *no man's land* dans lequel interviennent membres de sa famille, personnages l'ayant côtoyé, vrais-faux spectateurs et journalistes le questionnant, etc. Les éléments de la vie de Tarkovski, sont évoqués, ses films « analysés », sa pensée disséquée. Stanislas Nordey confère à son personnage une véritable puissance magnétique, celle d'un artiste dans sa recherche de l'absolu, engagé dans une recherche quasiment mystique, alors que les excellents Thierry Gibault, Jean-Yves Ruf et à nouveau Pauline Panassenko donnent corps dans leur étrangeté même, aux différents personnages, apparaissant et disparaissant par portes et fenêtres tels des figures fantomatiques. Le parcours théâtral proposé par Simon Delétang est sinueux, avec ses moments forts et d'autres plus faibles. Moment inouï et d'une force admirable : celui de l'apparition du tableau de *la Madonna del Parto* de Piero della Francesca dans une séquence qu'Hélène Alexandridis (la femme, la mère) illumine de tout son immense talent. Mais la même question a dû tarauder le metteur en scène-concepteur du spectacle : comment ne serait-ce qu'approcher le génie du cinéaste ? Il tente une autre approche en faisant appel à Julien Gaillard, autre fervent admirateur de Tarkovski. Julien Gaillard est poète (lui aussi) ; sa proposition dans la troisième partie de l'ensemble tranche singulièrement avec ce qui a été jusqu'alors présenté, même si Stanislas Nordey mène les débats toujours avec la même passion, même si ses partenaires l'aident au mieux et avec la même rigueur, même si la simple présence d'Hélène Alexandridis demeure captivante, il y a là une singulière césure. On vous l'a dit : c'est quasiment mission impossible que d'approcher et de rendre compte du génie d'un artiste qui est la démesure même. Mais c'est là une tentative qui mérite le respect.

Jean-Pierre Han

[Fil des commentaires de ce billet](#)

[admin](#)



Simon Delétang fait revivre sur scène le cinéma d'Andreï Tarkovski



Simon Delétang © Jean-Louis Fernandez

Considéré comme un des plus grands génies du cinéma du XXe siècle, Andreï Tarkovski (1932-1986), censuré en URSS, n'a pu tourner que sept films et a dû vivre l'exil et l'éloignement de sa famille pour réaliser les derniers. C'est cette existence, vouée à l'art, intransigeante face au pouvoir et aux modes, que convoque le spectacle de Simon Delétang. Partant des écrits, de la vie et de l'univers filmique du cinéaste, il propose une plongée dans « le corps du poète », avec lequel entre en écho l'écriture de Julien Gaillard, jeune écrivain contemporain. Qu'on connaisse Tarkovski ou non, il est question d'une quête de la beauté, celle de la nature des humains et de la poésie.

Simon Delétang est metteur en scène et comédien. Il a codirigé le Théâtre des Ateliers à Lyon de 2008 à 2012 et a été membre du collectif artistique de la Comédie de Reims de 2009 à 2012. Passionné par l'écriture contemporaine, il a exclusivement mis en scène des auteurs des XXe et XXIe siècles. Il prendra la direction du Théâtre du Peuple de Bussang à partir d'octobre 2017.

Tarkovski, le corps du poète

Texte original Julien Gaillard

Et les extraits de textes de Antoine de Baeque, Andreï Tarkovski



Mise en scène, montage de textes et scénographie Simon Delétang
Avec Hélène Alexandridis, Thierry Gibault, Stanislas Nordey, Pauline Panassenko, Jean-Yves Ruf
Dramaturgie Julien Gaillard, Simon Delétang
Costumes et collaboration à la scénographie Léa Gadbois-Lamer
Lumière Sébastien Michaud
Son Nicolas Lespagnol-Rizzi
Production Compagnie Kiss my Kunst
Coproduction Théâtre National de Strasbourg, Célestins – Théâtre de Lyon, La Comédie de Reims –
Centre dramatique national
Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National et de DIESE Rhône-Alpes
Avec le soutien de la DGCA – ministère de la Culture et de la Communication, de la DRAC Auvergne-
Rhône-Alpes, de la Région Auvergne-Rhône-Alpes et de la Ville de Lyon
Le décor et les costumes sont réalisés par les ateliers du TNS
Création le 19 septembre 2017 au Théâtre National de Strasbourg

Strasbourg, TNS du 19 au 29 septembre à 20h

Lyon, Théâtre Les Célestins | 11-15 octobre 2017

Paris, La Manufacture Théâtre Quartier d'Ivry | 2-6 mai 2018

Reims, Comédie de Reims | 11 mai 2018

Et la mort n'aura pas d'empire



Stanislas [Nordey](#) en répétition dans le rôle de Tarkovski © Jean-Louis Fernandez

Avec *Tarkovski, le corps du poète*, le nouveau directeur du Théâtre du peuple de Bussang, Simon Delétang, s'attaque à l'œuvre et à la vie d'un des monstres sacrés du cinéma du XXe siècle.

Tarkovski vous tirailait depuis longtemps...

Cela me démangeait déjà à Lyon où j'avais une envie folle de faire un spectacle, seul à une table au Théâtre de L'Élysée sur ses écrits. Mais cette idée n'était pas suffisante pour une telle matière. Les détonateurs de la création de cette année sont variés : ma rencontre en 2012 avec l'auteur Julien Gaillard et surtout la certitude d'engager Stanislas [Nordey](#) à la même époque. Il m'avait donné son accord, mais c'était avant que son planning ne devienne encore plus fou qu'avant son arrivée au TNS !

Vous aviez déjà tourné autour des pensées et de l'œuvre d'un grand créateur avec une pièce à partir d'entretiens d'Heiner Müller1. C'est la même envie ici ?

Je voulais alors me confronter à une époque, un pan de la création théâtrale allemande. Mais Tarkovski n'a pas le même humour et surtout pas la même théâtralité, même s'il a monté un *Hamlet*. Les deux sont morts d'un cancer, ce sont donc des récits de fin de vie, seul face à la maladie et la mort à venir. Mon *Tarkovski* sera une mise au tombeau symbolique.



[Visualiser l'article](#)

À quel endroit théâtral le cinéma du maître soviétique vous questionne-t-il ?

C'est le poète de l'image qui m'intéresse, celui qui excède son art, au niveau de maîtres comme Bach ou de Vinci. Un moyen pour moi de faire entendre sa parole, sa défense de la beauté dans le monde, sa recherche d'absolu. Je trouve qu'il y a de moins en moins de pensée sur les plateaux au profit d'une recherche d'efficacité, d'ironie médiatique perpétuelle. Le rapport au temps du cinéma sera réinventé au théâtre dans le pari de pouvoir toucher au-delà...



Tarkovski @JeanLouisFernandez

Vous allez privilégier les mots aux images, l'imaginaire au réel ?

En effet, il n'y aura pas d'image. C'est un acte fondateur pour moi. La seule fois où j'ai utilisé la vidéo, elle n'a pas fonctionné à la première (rire) ! Ce n'est pas mon truc, au théâtre les images me distraient de l'essentiel. Nous faisons une pièce sur un cinéaste qu'on ne voit jamais faire un film comme Tarkovski revenait sur la vie d'*Andreï Roublev* qui peint sans qu'on voit une toile. Le challenge avec le texte final de Julien Gaillard² est de reconstituer des plans racontés par des mots. Nous avons joués à décrire le dernier de *Stalker*, comme pour des aveugles. Cela s'est concrétisé au plateau en bandant les yeux des comédiens. Une partie de l'enjeu de la pièce est là : comment faire naître des images à ceux parmi le public qui n'auraient pas vu ses films ?

Le cinéma de Tarkovski est très sensitif. Une matière intéressante pour cet art vivant qu'est le théâtre ?



[Visualiser l'article](#)

C'est très particulier. Il convient de ne pas l'imiter mais plutôt de le citer, de toucher par la solitude, la quête du bonheur auquel il invite. Nous inventons pour cela des moments simples, les personnages se trouvant dans des bulles qui se croisent. Un travail du côté de la tendresse, du besoin d'aimer et de l'être, le cinéma étant pour Tarkovski comme une médecine de l'âme.

Dans ses films, il pointait souvent la responsabilité de l'Homme, charriant avec lui ses troubles sur *Solaris* comme dans la zone de *Stalker*...

J'en fais une transposition entre la position du stalker qui a inventé ce chemin pour arriver dans une zone qui n'existe pas. Tarkovski est ce personnage ayant créé un cinéma pour nous faire croire en nos choix, nos positionnements... Sans être grandiloquent, je crois qu'il voulait panser les âmes. N'oublions pas qu'il était totalement paranoïaque, persuadé qu'une catastrophe nucléaire allait survenir. Quelques semaines avant sa mort, Tchernobyl lui donnait raison.

Video : www.youtube.com

Comment attaquez-vous les relations croisées du triptyque individu – temps – monde physique jalonnant ses films ?

Transposer la question du cinéma de Tarkovski au théâtre est impossible à moins d'en faire une pièce d'une semaine pour suspendre le temps. Par mon montage, je crée un rapport au temps différent. Le temps au présent dans un espace unique au théâtre rend cela complexe. Mais ce n'est pas grave car c'est l'homme qui m'intéresse plus que sa dimension mystique.

Le cinéaste (1932-1986) n'a réalisé "que" sept films, connu le succès international comme la censure en URSS, a rompu avec le réalisme socialiste et vécu l'exil à cause de sa remarquable intransigeance artistique. C'est le centre de votre pièce ?

Tout à fait. Le décor est celui de son exil en Italie et nous mélangeons des extraits de la non-reconnaissance de son travail aux empêchements relatifs aux autorités de son pays. Nous découvrons son chemin de souffrance par rapport à la création, son âme de martyr avec en arrière plan la situation économique de son pays. La chronologie de ses films sert de fil rouge, comme l'avait fait Chris Marker dans son documentaire hommage, *Une journée d'Andreï Arsenevitch*.

Vous dites que vous n'auriez pas fait cette pièce sans Stanislas Nordey dans le rôle titre. Pourquoi ?

Il me fallait Stan car je recherchais une analogie d'exigence et d'intransigeance artistique sans laquelle le projet n'aurait pas eu de sens. Il a marqué mon parcours : lorsqu'il prit la direction du TGP à Saint-Denis, j'étudiais à Paris III. Outre sa grande radicalité et sa passion pour le théâtre public, il est de ces rares comédiens qui subliment ce qu'ils ont en main. Il a aussi une certaine ressemblance physique, ce regard acéré et cette tension du corps.

Il va donc se laisser pousser la moustache...

Absolument, ça fait partie du contrat. Elle est indispensable, même si nous ne faisons pas de l'Actor Studio.

www.journal-laterrasse.fr
Pays : France
Dynamisme : 0



[Visualiser l'article](#)

A propos de l'événement **Le corps du poète**

du Mercredi 11 octobre 2017 au Mercredi 11 avril 2018

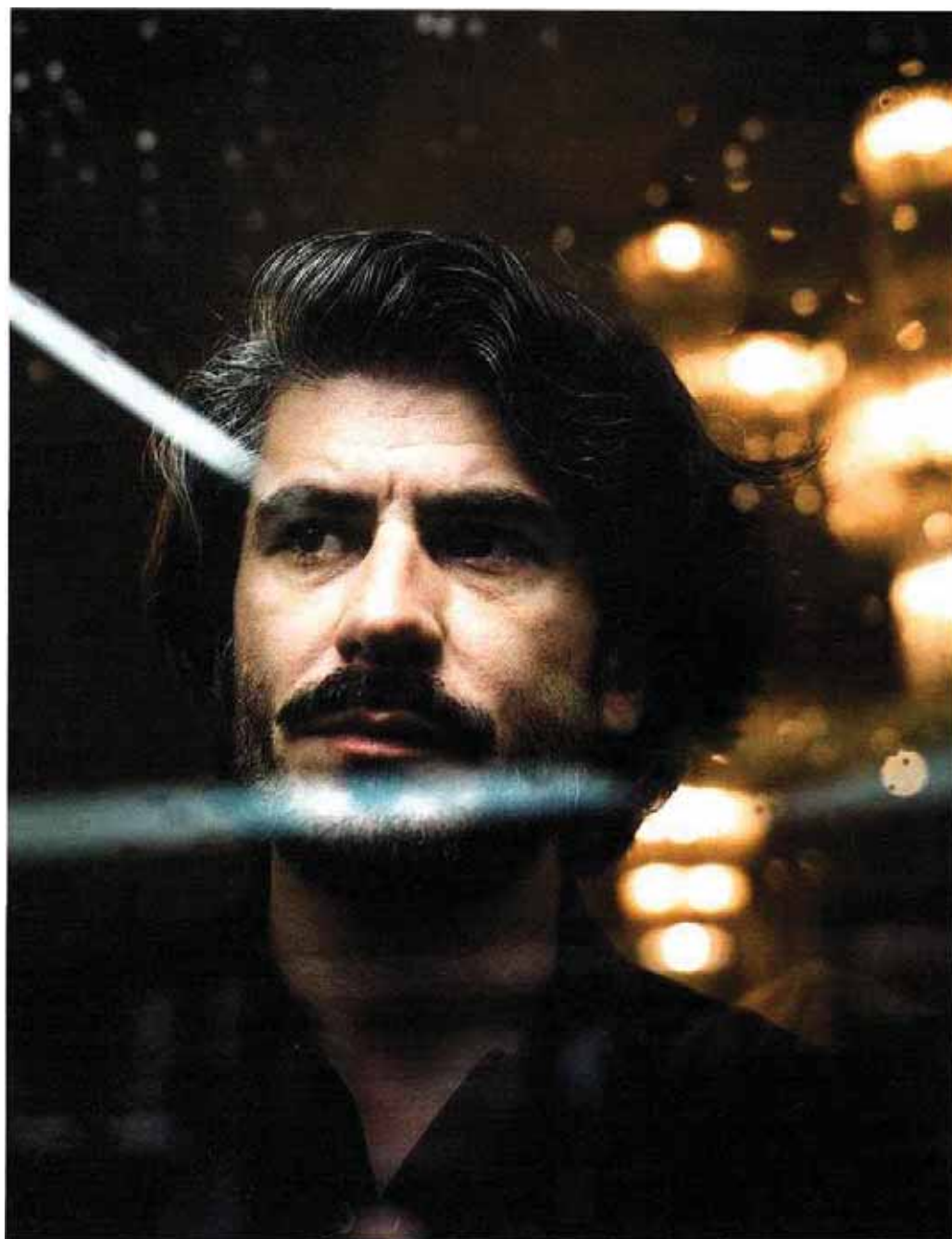
_Théâtre des Célestins

4 Rue Charles Dullin, 69002 Lyon-2E-Arrondissement, France

Du 11 au 15 octobre à 20h, le dimanche à 16h. Tel : 04 72 77 40 00. Durée : 2h. Spectacle vu au Théâtre National de Strasbourg. En tournée au théâtre des Quartiers d'Ivry du 2 au 6 mai, à la Comédie de Reims le 11 mai.



Par Antoine Ponza
Photo Pascal Bastien



À bras- le-corps



Le metteur en scène Simon Delétang ouvre le tombeau d'une icône, Andreï Tarkovski, et exhibe *Le Corps du poète* pour en extraire la substantifique moelle.

Stanislas Nordey co-signait l'an dernier une pièce sur Fassbinder. Est-ce que le cinéma infuse le théâtre contemporain ? Pas mal de metteurs en scène s'emparent du langage cinématographique, notamment celui de Rohmer. Tarkovski est pour moi tellement plus un poète, un peintre, quelqu'un qui a marqué l'histoire de l'art, que je mets plutôt en avant la place de l'artiste créateur avec son œuvre et son combat pour la réaliser. C'est pour ça qu'il n'y a aucune image de film ou de rapport à la vidéo dans le spectacle. Évidemment, les grands cinéastes inspirent les metteurs en scène. Je suis très sensible aux œuvres de David Lynch, David Cronenberg et Lars von Trier – une lignée avec Tarkovski que j'ai découverte au fur et à mesure –, à un cinéma d'auteur qui cherche à faire du film une œuvre d'art. Je fais souvent des montages de textes, alors forcément il y a quelque chose de cinématographique dans le travail d'écriture : comment on passe d'une scène à l'autre ? C'est quoi faire des fondus enchaînés au théâtre ? Est-ce qu'on peut faire des champs-contrechamps ? Mais je ne pense pas être influencé esthétiquement et n'ai pas le fantasme de faire moi-même des films. Parfois on a envie de dire à des camarades metteurs en scène, qui finissent par passer à la réalisation : « Vas-y, fais un film plutôt que de mettre des images partout et de ne plus savoir quoi faire avec les acteurs présents sur scène ! » Mais je trouve ça intéressant que ces deux expressions soient poreuses.

Vous mentionnez Lynch... Vos pièces précédentes étaient assez violentes, dans celle-là, comme dans les films de Tarkovski, vous êtes en quête de beauté. Cette beauté passe-t-elle par la violence ?

Il y a des textes qui m'ont fracassé et j'avais besoin de transmettre cet effroi au spectateur. Dans les films, je trouve qu'il n'y a rien de plus beau qu'un plan sur la nature ou sur un visage apaisé après une scène extrêmement dure. J'ai souvent cherché à contrebalancer la violence visuelle par une extrême douceur musicale, c'est-à-dire de chercher toujours ce contraste entre une musique magnifique d'Arvo Pärt et un meurtre l'instant d'après. Cette tension produit quelque chose pour le spectateur. Ce spectacle sur Tarkovski c'est un des plus intimes, une chose que pour l'instant je réservais à mon jardin secret. Une chose qui m'accompagne, mais que je ne traduisais pas dans mon travail de manière frontale. Je ne me suis pas totalement adouci, mais je pense que j'ai moins besoin d'aller secouer le spectateur. Je préfère interpeller son intelligence, son émotion, plutôt que d'aller chercher du côté du choc et de la provocation.

Entend-on Arvo Pärt dans *Le Corps du poète* ?

Absolument. Par rapport à l'écriture musicale, à la recherche du sacré et au goût du silence, il y a un lien qui était pour moi assez évident. Arvo Pärt surgit parce que ses morceaux prennent l'âme et l'élèvent. J'ai vraiment fait attention à une identité musicale proche de l'univers de Tarkovski, tout en cherchant à ne pas uniquement utiliser les œuvres que lui a citées dans ses films.

Dans *Le Temps scellé*, Tarkovski affirme : « Un artiste ne peut exprimer l'idéal moral de son temps s'il ne touche pas à ses plaies les plus sanglantes (...) » Vous dites que votre spectacle réagit à l'air du temps : quel idéal tentez-vous d'exprimer ?

Le sien avant tout, dans une société de plus en plus matérialiste, en perte de repères éthiques, philosophiques ou moraux. Même spirituels, puisqu'il a ce rapport très présent à la foi. En tant qu'athée profond, je peux saisir sa manière de s'y raccrocher, en exil, pour donner un sens à son existence. J'y vois aussi simplement le fait de tout artiste qui a une foi créatrice. L'air du temps artistique est saturé de nouvelles esthétiques : vidéo, chaos, défiance vis-à-vis du metteur en scène solitaire, recrudescence du collectif. On n'a eu de cesse, en répétition, de retravailler le texte [avec Julien Gaillard, l'auteur, ndr] mais pour moi ce n'est pas de l'écriture au plateau. Il y a une tête parce qu'il y a un vrai travail de conception. J'ai l'exigence idéaliste de trouver la qualité partout. Il y a des analogies avec Tarkovski, sans avoir la prétention de m'y comparer. Tout ce qu'il a défendu lui dans son travail ou dans son *Journal* me touche, et je me dis qu'on est qu'à dix pour cent de son intransigeance, du sacrifice qu'il a pu s'imposer. Mais je ne suis pas pour la souffrance dans le travail. On peut trouver des choses dans la bienveillance, même si Tarkovski dit que si on est joyeux c'est qu'on ne comprend pas le monde. Je ne vais pas aussi loin, je suis capable d'apprécier la vie ! En tout cas, il y a une forme de retour à l'essentiel : poser des questions sur l'art. L'art, ce n'est pas la culture, c'est quelque chose de plus haut, mais qui ne doit pas être moins accessible. Là se trouve ma quête.

Comment cela se traduit quand on veut parler d'un auteur relativement complexe comme Tarkovski ?

C'est le pari du spectacle. Il y a pas mal de références tirées des films, mais les acteurs sont très vigilants avec moi. Le montage est fait de telle sorte qu'il y a des interviews de Tarkovski parlant de son travail, des scènes de film qu'il explique et problématise après. C'est un spectacle sur un artiste qui nous livre la quintessence de la pensée de son travail. Cela met la barre assez haute sur l'énonciation de cette pensée, mais en même temps elle est totalement audible, ce n'est pas quelqu'un qui s'exprime par métaphore. Le spectacle est spectaculaire. Ce n'est pas un Tarkovski dépressif à une table qui explique son cinéma à un journaliste, cela se passe dans un décor inspiré d'un de ses films et ça bouge ! Le spectacle est la mise au tombeau d'un artiste. Malgré tout, il est très vivant.

TARKOVSKI, LE CORPS DU POÈTE,
théâtre les 19, 20, 21, 22, 23, 25, 26, 27, 28 et 29 septembre
à l'Espace Grüber au TNS, à Strasbourg
www.tns.fr

STRASBOURG création au TNS

L'Être tarkovskien

Simon Delétang, qui succède en octobre à Vincent Goethals à la tête du Théâtre du Peuple à Bussang, explore, sur le plateau du TNS, l'univers et l'âme du cinéaste russe Andreï Tarkovski (1932-1986).



Laisser aller son imaginaire dans l'univers d'un artiste. (PHOTO JEAN-LOUIS FERNANDEZ)

Tarkovski, le corps du poète est né d'une rencontre artistique entre Julien Gaillard et Simon Delétang à l'École pratique des auteurs de théâtre, sous la houlette de Théâtre Ouvert. C'était en 2012. L'idée d'un travail commun sur le défunt cinéaste russe allait faire son chemin.

Le premier s'engage dans un travail d'écriture, en dialogue avec le second. En deux ans, un texte s'est composé, poèmes, fragments de scènes. L'ensemble a été remodelé, retravaillé, coupé par les deux artistes - l'écrivain et le metteur en scène - pour aboutir à une version définitive qui va être créée au TNS. Simon Delétang raconte avoir vu son premier film de Tarkovski à 19 ans. C'était *Stalker*. « J'en suis sorti comme un somnambule [...], comme après une traversée ». Durant ses études théâtrales à Paris, l'actuel metteur en scène a fait une analyse croisée de la *Cerisaie de Tchekhov* et du *Sacrifice* du cinéaste russe. « J'ai découvert son journal et cela a été un choc fondateur ». Le désir de créer un spectacle était né.

On trouve, dit-il, chez le cinéaste russe « des paroles fortes, de la souffrance [...] ». C'est « un artiste empêché [...] avec « une âme de martyr », « mort ailleurs que dans son pays natal ».

Et Simon Delétang de poursuivre :

il y a, chez Tarkovski, comme « une sublimation de la vie dans l'œuvre, un idéal qu'il n'a pas atteint dans sa vie ». [...] Il a eu besoin des films pour dire des choses qu'il n'a pas pu dire autrement, à son entourage, à sa mère notamment, souligne en substance le metteur en scène.

Des éléments reviennent dans ces œuvres comme le chien, les chevaux, les pierres qui roulent, l'imminence d'une catastrophe, la nature.

« Un psychanalyste pourrait se ré-

galer », mais « lui a refusé l'analyse, pour lui ce sont des évidences, des images ». « Il a refusé d'expliquer ». « Il se réfugie derrière tous ces symboles », détaille Simon Delétang. « Il y a une forteresse de signes, c'est bouleversant ».

Le spectacle théâtral composé par Simon Delétang se veut être une « fiction poétique autour de la vie et de l'œuvre du cinéaste ». Il n'y aura ni images vidéo, ni extraits de films, ni photos de Tarkovski sur scène. Le seul film vraiment cité, et uniquement cité, est *Stalker*,

poursuit-il. Présenté au festival de Cannes en 1980, cette œuvre se situe dans un pays indéterminé, dans lequel la Zone est une région mystérieuse, dangereuse où seuls les stalkers, des passeurs, osent s'aventurer. L'un d'eux tente d'emmener un écrivain et un physicien à l'intérieur de cette zone jusqu'à une chambre où leurs désirs les plus chers pourront être exaucés...

Le spectacle imaginé pour le plateau, « c'est mon Tarkovski à moi, et le Tarkovski de Stanislas Nor-

dey, car il est porté par lui ».

L'homme de théâtre voit cette création « comme une grande rêverie autour de Tarkovski (...) une ultime rêverie poétique ». « Le rêve au théâtre, on ne le signale pas, mais cela existe, le rêve éveillé notamment, le somnambule ».

« Quand on travaille sur ce cinéaste, on s'enfonce dans une énigme visuelle, dans les signes de l'univers tarkovskien », relève encore le metteur en scène. Mais, précise-t-il, « je n'oublie pas le spectateur : il faut penser à ceux qui n'ont jamais vu ces films ».

Le souhait de Simon Delétang n'est pas tant de transposer les films au théâtre, mais de proposer « un voyage d'artistes », de « trouver une correspondance avec la question du temps » dans l'œuvre du cinéaste russe dont il explore l'univers.

Tarkovski n'est pas « pédagogue », il est donc « difficile de faire de la pédagogie à sa place ». « L'entrée proposée va surprendre je pense », confie le metteur en scène. ■

CHRISTINE ZIMMER

► Du 19 au 29 septembre à 20h au TNS, relâche le 24, à l'espace Grüber rue Jacques Kablé. 03 88 24 88 24 ou www.tns.fr

► Dimanche 24.9 à 11h au cinéma Star à Strasbourg, projection de *Nostalghia* de Tarkovski.



IDEES & DEBATS

art&culture

Quelque chose en nous de Tarkovski

Philippe Chevilley

Tarkovski après Fassbinder au Théâtre national de Strasbourg, on aime représenter les monstres du cinéma. Et c'est encore une fois Stanislas Nordey qui s'y colle, en se glissant dans la peau et l'âme torturée du génial réalisateur russe (1932-1986), auteur de sept longs-métrages énigmatiques et flamboyants. Pour autant, ce n'est pas le directeur du TNS qui signe la mise en scène de ce spectacle « tous risques », mais le jeune Simon Delétang, également auteur de la scénographie.

Pas facile de s'attaquer à un tel « morceau ». Le metteur en scène s'interdit le recours aux citations vidéo et cherche à évoquer Andreï Tarkovski par trois biais : un prologue pédagogique expliquant la portée du cinéaste (d'après un texte d'Antoine de Baecque) ; un collage de textes, tirés du journal du poète (réflexions, échanges sur sa vie, son travail, ses difficultés avec la censure soviétique) ; et un bref voyage dans son œuvre, confié à l'écrivain-poète Julien Gaillard.

Pendant le spectacle, on sent ce désir fort de faire un objet théâtral inédit du combat mystique pour l'art et la vérité de Tarkovski, d'incendier les planches avec ses mots fulgurants, le mystère brûlant de ses films. Mais le feu a du mal à prendre. Autant « Je suis Fassbinder » s'évadait du biopic en se projetant dans les batailles du monde d'aujourd'hui,

THÉÂTRE Tarkovski, le corps du poète

Conception-mise en scène
Simon Delétang
Strasbourg, TNS
(03 88 24 88 00), jusqu'au
29 sept. Puis tournée
(Lyon, Ivry, Reims).

autant « Tarkovski, le corps du poète » reste trop proche d'une démarche de cinéphile, documentaire et analytique. Certes, le décor, reproduction de la chambre de « Nostalgia » dans la première partie, est élégant et propice à une atmosphère onirique. Mais le dialogue fantomatique qu'entretient Tarkovski avec lui-même, sa famille, ses personnages ou des spectateurs jaillissant par les portes et fenêtres est d'un intérêt inégal et devient à la longue monotone.

Jeu intense

On croit au miracle quand apparaît un grand portrait de la « Madonna del Parto » de Piero della Francesca, puis quand le plateau se peuple de signes (les cloches d'« Andreï Roublev »), mais le plongeon dans l'univers poétique du cinéaste s'avère brouillon et superficiel. Finalement, ce sont les comédiens qui, par leur jeu intense, parviennent à faire décoller le spectacle – par à-coups. Stanislas Nordey, qui rend limpides et tranchantes l'exigence artistique et la rage mystique de son personnage. Hélène Alexandridis, bouleversante dans les rôles de mère et de femme, apporte un souffle d'humanité à cet essai théâtral inabouti. Simon Delétang a joué gros. Et même si on juge qu'il n'a pas réussi son pari, on salue la beauté du geste. Au moins, il donne l'envie de (re) découvrir les films de Tarkovski. ■